Document généré le 20 juin 2025 22:34

Rabaska
Revue d'ethnologie de l'Amérique française

De Surmont, Jean-Nicolas. *La Poésie vocale et la chanson québécoise*. Québec, L'instant même, 2010, 159 p. ISBN 978-2-89502-005-9

Bertrand Bergeron

Volume 8, 2010

URI : https://id.erudit.org/iderudit/045273ar
DOI : https://doi.org/10.7202/045273ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)
1916-7350 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Bergeron, B. (2010). Compte rendu de [De Surmont, Jean-Nicolas. *La Poésie vocale et la chanson québécoise*. Québec, L'instant même, 2010, 159 p. ISBN 978-2-89502-005-9]. *Rabaska*, *8*, 187–191. https://doi.org/10.7202/045273ar

Tous droits réservés © Société québécoise d'ethnologie, 2010

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

consommation de poissons au cours du XVIIIe siècle. Cette source permet à l'auteur de tracer un portrait juste des habitudes alimentaires des Canadiens.

Dans les villes de Québec et de Montréal, la réalité semble bien différente. Si de nombreux citadins sont propriétaires d'animaux (bœufs, cochons, moutons et volailles), les marchés hebdomadaires offrent tous les produits disponibles dans la vallée du Saint-Laurent auxquels s'ajoutent les produits d'importation.

Yvon Desloges identifie trois grandes périodes où s'observent des changements dans les habitudes alimentaires : de 1608 à la fin des années 1680, on observe un métissage franco-amérindien. De 1680 à 1790, on « mange à la française ». Enfin, de 1790 aux alentours de 1860, on observe un « métissage anglo-français ». Bien que le lecteur puisse se questionner sur cette période historique qui s'étend jusqu'au milieu du XIXe siècle, l'auteur prend soin de préciser « certes il est vrai que la césure politique marque la fin de l'administration française ; toutefois gestes, mentalités et habitudes de vie ne changent pas instantanément du jour au lendemain. Il s'écoulera une génération ». Bien que l'ouvrage ne couvre pas les périodes au-delà du milieu du XIXe siècle, l'auteur suggère que l'on mange « à la canadienne » de 1860 à 1960 alors que l'année 1967 marque la période des influences internationales.

Au-delà du récit historique qu'il propose, l'auteur offre des recettes historiques qui ont fait l'objet d'essais culinaires. Il s'agit d'interprétation de textes culinaires qui permettent toutefois de retrouver certaines techniques et façons de faire disparues. L'auteur propose huit parcours thématiques : « À la table du paysan », « Dans le sillage du missionnaire et du voyageur », « Chez les religieuses », « Chez le cuisinier du gouverneur français », « Chez le marchand », « Chez l'aubergiste », « Chez le cabaretier », et « Chez l'administrateur britannique ».

Yves Bergeron
Université du Québec à Montréal

De Surmont, Jean-Nicolas. *La Poésie vocale et la chanson québécoise*. Québec, L'instant même, 2010, 159 p. ISBN 978-2-89502-005-9.

« Titulaire d'un doctorat portant sur l'ingénierie lexicale », Jean-Nicolas De Surmont « est membre de l'équipe *Popular Cultures Research Network* de l'Université de Leeds (Royaume-Uni) », ainsi que nous l'apprend le communiqué de presse qui accompagne la parution de son essai : *La Poésie vocale et la chanson québécoise*.

De prime abord, rien ne destine cette étude à figurer dans les pages d'une

revue consacrée à l'ethnologie. L'auteur en est conscient au premier chef et, après avoir ciblé ses lecteurs (littérateurs, étudiants « et collègues chevronnés »), il fixe les limites de son analyse : si, d'emblée, l'œuvre devrait intéresser « les professeurs de français langue seconde », elle exclut par ailleurs le musicologue en quête d'un « outil d'analyse musicale […], le poéticien soucieux de la métrique », l'ethnomusicologue à la recherche d'« une nouvelle méthode de transcription » et le sociologue désireux de découvrir une « théorie de la consommation des phénomènes chansonniers ». L'intérêt est ailleurs et réside dans la volonté du chercheur de « fournir [à ses lecteurs] quelques outils théoriques » (p. 21). C'est précisément par ce dernier trait que cet essai mérite une place dans nos pages, car loin de ne s'intéresser qu'à la chanson signée, Jean-Nicolas De Surmont prend en compte la tradition orale qui précède et accompagne tout au long de ses transformations « le phénomène chansonnier » ainsi qu'il se plaît à la nommer. À cet égard, *La Poésie vocale et la chanson québécoise* pourrait se diviser en deux parties, selon qu'on l'aborde sous l'angle théorique ou historique.

La partie théorique se retrouve dans l'« Introduction », « Le chansonnier » et le « Glossaire ». Quant à l'« Histoire de la chanson au Québec », elle occupe la partie centrale de l'œuvre et est, quantitativement, la plus importante et peut-être aussi la plus intéressante pour l'enseignant et le lecteur cultivé à la recherche de repères chronologiques pour encadrer un savoir éparpillé, accumulé au gré des circonstances et au hasard de ses contacts avec la chanson.

L'auteur prend un soin particulier à situer le « phénomène chansonnier » dans son contexte historique et social afin d'illustrer le fait que la chanson a toujours accompagné les Québécois dans leur évolution. Le panorama qu'il dresse est complet, des débuts de la colonie (1534 avec Jacques Cartier) jusqu'à aujourd'hui. À partir de 1608, date qui marque l'occupation continue de la Nouvelle-France, deux oralités se sont rencontrées : primaire du côté amérindien, car essentiellement orale ; mixte du côté du colonisateur français, car coexistaient dans sa culture une tradition savante et populaire. Avec un grand souci du détail et une profonde érudition, l'auteur suit la longue marche de la chanson, énumérant à l'envi ses divers agents et médiateurs. Chaque étape, chaque courant sont nommés et définis de manière précise. De Surmont ne s'attarde pas : il se contente de reconnaître et d'identifier avant de passer à ce qui vient et qui se presse sous sa plume. L'accent est davantage mis sur les médiateurs (les chanteurs en particulier) que sur l'objet-chanson en lui-même. Le lecteur d'un certain âge reconnaîtra avec plaisir dans la foule compacte des vedettes qui défilent, les noms de celles qui ont fait l'actualité artistique en leur temps et qui figurent désormais dans les manuels d'histoire. Cette énumération ne va pas sans réveiller son lot de nostalgie, chaque nom évoquant un répertoire, une époque, une tranche de vie, un état d'esprit. Mais

la place prépondérante accordée aux divers agents du « phénomène chansonnier » amène à se questionner sur l'opportunité du titre de l'essai. Est-il légitime de n'aborder la poésie vocale que sous l'angle taxinomique sans faire droit à ses constituants internes ? La plume alerte de Jean-Nicolas De Surmont enfile les chanteurs, les courants et les époques comme autant de perles d'une main experte et minutieuse de sorte qu'on a l'impression d'assister au déroulement en accéléré d'un générique interminable qui, autrement, risquerait d'être aussi long que le film tant la compilation est exhaustive. On se défend mal, dès lors, d'assimiler la partie historique à une compilation.

Sans nier l'intérêt documentaire de l'« Histoire de la chanson au Québec », le spécialiste trouvera son profit dans l'« Introduction », « Le chansonnier » et le « Glossaire ». Ce dernier est à ce point important qu'il est loisible de se demander si le lecteur ne devrait pas commencer par le lire avant d'aborder la partie historique. Les définitions éclairantes qu'on y retrouve sont à la fois stipulatives et descriptives. Au total, il ne manque que la mention de l'oralité seconde à la suite d'oralité primaire et d'oralité mixte (p. 128).

L'« Introduction » fait état des dernières avancées dans l'étude de la « poésie vocale », terme que l'auteur préfère à « poésie orale ». Ainsi, est-il amené logiquement à distinguer oralité primaire (pourquoi pas première ?), mixte et seconde, concepts qui lui seront utiles quand viendra le temps de caractériser tel type de chanson par rapport à tel autre. Dans la même foulée, il propose trois orientations aux études du « phénomène chansonnier », selon qu'elles privilégient la recherche (*cantio speculata*), la création et la composition (*cantio composita*) et la diffusion (*cantio pratica*). L'accumulation de ces outils cognitifs dont certains sont des créations de l'auteur, leur caractère opératoire et spéculatif, justifient l'émergence d'une nouvelle science, la cantologie (néologisme dû à Stéphane Hirschi), qui arrachera l'étude du « phénomène chansonnier » des cours marginaux en paralittérature dispensés par certaines facultés de lettres pour la doter de son autonomie propre. Jean-Nicolas De Surmont n'hésite pas à recourir à l'autorité de chercheurs réputés pour étayer ses théories : Zumthor, Calame-Griaule, Coirault, Barbeau, Lacourcière, etc. On déplorera l'absence d'Ivan Fónagy pour ses recherches sur *La Vive Voix* (Paris, Éditions Payot, 1991, 346 p.), et, plus près de nous, de Conrad Laforte dont la classification des chansons traditionnelles par poétiques tend à faire école. Il est mentionné en bibliographie sans être cité en cours d'analyse. Une étude sur la poésie vocale peut-elle faire l'impasse sur une classification par poétiques ?

Le chapitre « Le chansonnier » propose une intéressante analyse de l'évolution du mot et des écarts sémantiques qu'il recouvre de part et d'autre de l'Atlantique. Cette partie prouve, si besoin était encore, que les pratiques

finissent toujours par insuffler un supplément de vie aux genres canoniques, les obligeant à bouger, d'où des extensions de sens qui amalgament les acquis du passé aux usages actuels. La fortune du mot est particulièrement riche : recueil de chansons à l'époque médiévale, chansonnier devient, par métonymie, colporteur de chansons (Coirault), puis auteur de chansons politiques et satiriques entre le XVIe et le XIXe siècle pour devenir « celui qui compose des chansons » (p. 101), au début du XIXe siècle. Curieusement, les dictionnaires du XIXe siècle associent les chansonniers aux monologuistes et aux interprètes de sketches satiriques (p. 102). Quant au « chansonnier moderne, il sera, en France, assimilé à l'auteur-compositeur-interprète en perdant sa connotation politique alors qu'au Québec, on n'emploie guère cette désignation. […] C'est donc dire que l'acception ancienne de "chansonnier" en France est sans équivalent lexical au Québec […] » (p. 103-104). De la folklorisation et de l'oralisation des chansons signées, l'auteur propose cette synthèse : « la chanson oralisée […], au gré des interprétations successives, cesse d'être identifiée à un auteur, et la chanson folklorisée [est une] chanson signée [qui] emprunte un ou des segments mélodiques ou linguistiques à la chanson de tradition orale » (p. 107). Jean-Nicolas De Surmont termine ce chapitre par quelques réflexions pertinentes sur « L'influence de la tradition orale sur le corpus chansonnier » (p. 119), « ce qui est propre à la société d'oralité mixte » quand le répertoire traditionnel est réactivé, et d'oralité seconde quand « l'interaction entre la tradition orale et la chanson signée constitue davantage un mouvement d'influence interne qu'une assimilation au discours nostalgique » (p. 120).

En « Conclusion », l'essai propose une piste de recherche intéressante et fructueuse : « Les historiens de la chanson québécoise, observe De Surmont, se sont peu intéressés à l'usage de la chanson en classe malgré son importance comme outil de socialisation [et le caractère récent du phénomène s'explique en partie parce que] pendant des décennies les objets-chansons circulaient beaucoup, parallèlement à la diffusion scolaire (l'éducation formelle) et à la tradition orale au sein des familles nombreuses et dans les veillées traditionnelles (l'éducation informelle) » (p. 123).

Cet essai, somme toute assez bref, constitue une excellente introduction à l'histoire et à l'analyse du « phénomène chansonnier » québécois. Les enseignants et ceux qui œuvrent dans les médias spécialisés y découvriront une mine de renseignements et de concepts utiles pour encadrer leur matière ou leurs propos. La lecture n'a rien de rébarbatif en raison du style fluide et concis qui expose avec clarté les connaissances encyclopédiques de l'auteur. Du fait qu'elle traverse toutes les couches de la population et rejoint tous les publics indépendamment de leur niveau de scolarisation, de leur âge et de leur classe sociale, la chanson renferme l'âme du peuple. *La Poésie vocale et*

la chanson québécoise est une des clés qui permet d'y accéder et de la comprendre. En résumé, voilà un livre de première ligne que le spécialiste n'hésitera pas à suggérer au néophyte pour une initiation profitable au phénomène chansonnier. Une telle affirmation ne pourra déplaire à l'auteur, car c'était le but de son exercice après tout.

Bertrand Bergeron
Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean

Dupont, Jean-Claude. *Mythes et légendes des Amérindiens*. Québec, Éditions Gid, 2010, 156 p. ISBN 978-2-89634-052-1.

Il faut dire d'emblée que *Mythes et légendes des Amérindiens* est un très beau livre. Il s'agit d'une édition soignée, abondamment illustrée des tableaux de l'auteur et présentée dans un format suffisamment grand pour permettre de bien apprécier les illustrations. L'auteur, à la fois ethnologue et artiste, nous présente une cinquantaine de mythes et légendes rédigées d'une façon claire et brève, ce qui favorise la communication de l'essentiel des messages narratifs. Plutôt que d'ajouter des commentaires interprétatifs aux récits, Jean-Claude Dupont illustre sa propre vision du monde merveilleux représenté dans chaque légende. En accordant autant d'importance aux tableaux qu'aux légendes elles-mêmes, l'auteur a réalisé un livre d'art qui jette un regard nouveau sur l'héritage spirituel des nations amérindiennes. C'est donc un livre qu'il vaut la peine non seulement de lire et d'admirer, mais que l'on pourra conserver longtemps comme une source précieuse d'information sur les traditions amérindiennes.

Comme l'ouvrage est entièrement consacré aux cultures amérindiennes présentes sur le territoire québécois, un titre comme *Mythes et légendes des Amérindiens du Québec* aurait été plus représentatif. On y trouve des légendes de huit peuples appartenant à la grande famille algonquine, ainsi que de deux peuples iroquoiens. Chaque groupe est introduit par une belle illustration d'une figure typique, le plus souvent en costume traditionnel, réalisée par l'artiste-peintre Joanne Ouellet, suivie par un texte qui retrace brièvement l'histoire du peuple en question et qui le situe sur l'actuel territoire québécois.

Les textes de présentation semblent avoir été préparés avec un grand souci d'exactitude historique, ce qui rend d'autant plus regrettable qu'ils ne portent que sur la présence de chaque groupe amérindien sur le sol québécois. On apprend, par exemple, que 8 000 Cris sont regroupés sur les rives de la baie James et de la baie d'Hudson, mais il n'y a aucune mention de leurs